

plus mal et dont j'ai refermé moi-même la porte sur moi en prononçant mes vœux, fortement influencée il est vrai par mes « autorités ».

Le 19 août 1974, je quitte le Carmel. C'est la meilleure décision que j'aie prise de toute ma vie. C'est une fuite, décidée un matin vers 9 heures, exécutée à midi, sans concertation préalable avec Marie-Dominique, qui est alors en Afrique.

J'échappe enfin à l'emprise mortifère de mes supérieures du Carmel. Mais du coup, je vais tomber totalement à la merci du Père Marie-Dominique, qui est resté, dans mon esprit, le représentant de Dieu pour moi. Je sais bien que cela peut paraître illogique, que c'est illogique, mais c'est ainsi. Cela fait partie de l'emprise, de la fascination qu'il exerce sur moi – et sur beaucoup d'autres hommes et femmes puisqu'il est en train de commencer à fonder la Congrégation Saint-Jean.

Les week-ends où il est à Paris, il vient me voir, tard le soir, dans la chambre de bonne que j'occupe au 7^e étage d'un immeuble parisien, proche de l'endroit où il loge alors – car il ne loge jamais dans un couvent dominicain, sauf quand il est à Fribourg je suppose.

Je suis totalement sous son emprise, et il peut obtenir de moi ce qu'il veut. Il en profite. Il a tout de même une limite : il substitue à la pénétration pénis-vagin la pénétration pénis-bouche. Il a préalablement vérifié, du doigt, la présence de la marque de ma virginité, et m'a dit qu'il avait « *un très grand respect pour ma virginité* ». C'est aussi un moyen de contraception, car il ne veut évidemment pas que je tombe enceinte. C'est lui qui me fait découvrir cette pratique dont j'ignorais tout, et qui le satisfait. A moi, évidemment, cela ne procure aucun plaisir sexuel. Je dois même surmonter au début un peu de dégoût, puis je m'habitue à ce type de « viol ».

De lui à moi, il n'y a pas de violence physique, ce qui fait que j'ai jusque récemment refusé de parler de « viol ». Mais il a évidemment usé

- de surprise les premières fois,
- de violence spirituelle,
- et de contrainte psychologique par personne ayant autorité.



Il s'est arrogé tous les droits sur moi, au nom de « *Jésus* » qu'il revendique de représenter. Or j'aime Jésus. En entrant au Carmel, j'ai voulu donner à Jésus tout mon être et toute ma vie – ou plutôt à Dieu. Ma spiritualité est centrée sur Dieu plus que sur Jésus, mais cela ne change pas grand-chose. Marie-Dominique se dit « *le petit instrument de Jésus* ». Il est très persuasif, et je le crois. C'est un grand séducteur. Je suis loin d'être seule à être tombée sous son emprise : il a séduit déjà tout un groupe de ses étudiants de Fribourg qui vont former le premier noyau de la congrégation Saint-Jean, et qui seront suivis de centaines d'autres jeunes hommes et jeunes femmes, dont beaucoup sont aujourd'hui détruits. Il séduit aussi quelques évêques qui vont lui permettre d'installer des prieurés dans leur diocèse, voire lui en réclamer quand les premiers frères auront été ordonnés prêtres. Il séduit le pape Jean Paul II qui, pour le moins, manque de discernement.

Donc je crois Marie-Dominique. Je suis persuadée que si je cessais de lui faire confiance, j'en mourrais. Je n'aurais plus personne...

Il faut dire pourtant qu'il me traite avec une grande désinvolture : il faut que je sois à sa disposition quand ça l'arrange, mais je passe en dernier, après beaucoup d'autres occupations qu'il juge plus importantes. Quand il me donne rendez-vous, je ne sais jamais s'il viendra. Au moins une fois sur trois il me fait faux bond, ce qui est chaque

fois douloureux. Et puis, fin juin 1975, il me suggère d'aller m'installer comme ermite dans le grenier du petit prieuré bénédictin d'Azé récemment fondé par une de ses sœurs – il en a 6, dont 4 moniales. Il va, à cette occasion, me « livrer » au Père Thomas Philippe, son frère aîné qui a de longues années d'expérience dans le domaine du viol érotico-spirituel et a été lourdement condamné par l'Église catholique dans les années 1950 pour ce motif, ce que j'ignore totalement.

Passant au prieuré peu après mon arrivée (octobre 1974), le Père Marie-Do m'a annoncé que le Père Thomas allait venir à Azé (Mayenne), et il souhaite que je le rencontre pour lui parler de la relation qui existe entre lui-même et moi. Jusque-là, la consigne était de ne pas parler. Il veut maintenant que je parle au Père Thomas dont il me dit seulement que « *c'est un homme qui a beaucoup souffert, et il peut comprendre qu'il existe des choses comme celle-là* ». Je sais par ailleurs que le Père Thomas est son frère aîné, et son parrain de baptême, et qu'il est aumônier de la communauté de l'Arche, fondée par un certain Jean Vanier pour accueillir des personnes atteintes de handicaps intellectuels. Je me demande seulement vaguement pourquoi, si le Père Marie-Do veut parler au Père Thomas, il a besoin de mon intermédiaire. Le Père Thomas Philippe vient à Azé un jour de novembre 1974. Après la messe, il m'attend dans la



© DR

chambre où il a dormi, et qui doit servir de parler étant donné l'exiguïté de la maison. Il est assis sur le bord de son lit et m'invite à m'asseoir à côté de lui. Je suis habituée aux confessions en bord de lit ; cela ne m'étonne donc pas. Je demande à me confesser. Je lui dis que je m'inquiète de l'amour que je porte au Père Marie-Dominique : « *J'ai peur de l'aimer trop, de l'aimer mal, de lui faire du mal.* » Il me répond que le Père Marie-Dominique lui a parlé aussi. Et que la sexualité est un très grand mystère, dont Dieu peut se servir pour donner ses grâces. Il brode autour, mais c'est l'essentiel de ce que je retiens. Donc il ne désapprouve pas. Il m'encourage. Il m'a rassurée sur ma relation avec le Père Marie-Dominique, ce qui m'apporte une certaine paix.

Le Père Thomas est alors un vieux monsieur. Il est né en 1905, il a donc quarante ans de plus que moi : en 1975 il a 70 ans. Il est grand. Le haut de son crâne est dégarni. Il a juste une sorte de couronne de frisettes tout autour. Il n'a plus de dents et ne porte son dentier, qui le fait souffrir, que quand

il doit parler en public. Il est également très sourd. Il porte un appareil auditif qui se met souvent à siffler de façon très désagréable pour lui-même et pour les autres ; il l'éteint alors et devient inaccessible à tout dialogue. Il a aussi un certain embonpoint, ce qui ne l'empêche pas de garder de la force musculaire, comme je m'en apercevrai un peu plus tard. Et son hygiène étant manifestement défaillante, il ne sent généralement pas très bon, parfois même franchement mauvais. Heureusement pour moi en l'occurrence, mon odorat est plutôt sous-développé.

En août 1976, le Père Thomas revient à Azé. Il me donne rendez-vous dans sa chambre le soir, alors que les sœurs sont à la chapelle pour l'office du soir avant d'aller se coucher. Le Père Thomas a toujours su bien programmer ses rendez-vous « mystiques ».

Il m'invite à m'asseoir près de lui sur le bord de son lit et m'explique gravement que les parties de nos corps que nous cachons

le plus soigneusement, ce qui, dit-il, est très bien, seront au ciel les plus glorifiées. Apparemment, pour lui, nous sommes déjà au ciel puisqu'il se met en devoir de se déshabiller et m'invite à faire de même. Bien que ce gros vieux monsieur pas trop propre n'ait vraiment rien d'un Don Juan, je suis subjuguée, fascinée, un peu comme l'oiseau par le serpent, et je m'exécute. Je suis dans un état second, j'ai perdu tout sens critique. Que se serait-il passé si je m'étais enfuie ? si j'avais crié ? Je ne sais pas, mais la vérité est que je n'y pense même pas : Thomas Philippe est là et je n'existe plus. Il se présente, et je le vois, comme « mon sauveur », celui qui décrypte pour moi le sens de ce que je vis si douloureusement et qui me soutient par ses lettres, plus fréquentes que celles de son frère. Il m'a écrit peu de temps avant : « *Tu es la petite victime de tes prêtres, de leur messe.* »

Il me fait étendre sur son lit et se couche sur moi. Je m'enfonce sous son poids dans le matelas trop mou et j'ai du mal à respirer, ce qui me met physiquement dans un grand état d'angoisse. Puis il se met à ramper en arrière. Il est toujours sur moi, mais ma tête est dégagée et je peux respirer – soulagement. Sa tête se retrouve entre mes jambes et il se met alors à me lécher, très intimement. Toujours dans cet état second, je découvre des sensations inconnues. Cela dure, un peu, je ne sais pas bien, car je perds le sens du temps. Après quoi il se relève. Moi aussi. Nous nous rhabillons. Lui sommairement, car après il va se recoucher. Moi, complètement, pour regagner le grenier où je vis depuis que je suis à Azé. Il met des mots sur ce qu'il vient de me faire vivre : ce sont les mêmes grâces que vivaient Marie et Jésus durant leur vie terrestre, de très grandes grâces... Il me demande aussi de ne pas parler au Père Marie-Do de ce qui vient de se passer, car « *le Père Marie-Dominique risquerait de penser que le Père Thomas va un peu trop loin...* » Me voilà donc enfermée dans un double silence. J'ai perdu mon esprit critique. J'ai reçu des caresses, quelque chose qui ressemble à de la tendresse. Je regagne mon grenier, et comme je suis épuisée par ma journée de travail et de prière (je suis debout depuis 4 h 1/2 du matin), je m'endors aussitôt.

Le lendemain matin, je rencontre dans la cour le Père Thomas. M'apercevant, il vient vers moi et me fait cette déclaration inoubliable : « *Après ton départ, j'ai très bien dormi : le corps était satisfait.* » Non pas « *je* », mais « *le corps* ». Même sans

esprit critique (je l'ai perdu dans son lit), je trouve cette façon de parler bizarre. Le Père Thomas n'est donc qu'un corps ? Mais mon étonnement dégringole et va se réfugier au plus profond de ma mémoire d'où il émergera bien des années plus tard. D'ailleurs le Père Thomas repart le jour même. Et la vie à Azé reprend comme avant.

Fin de l'année 1976 : à cette époque mes trois années d'exclaustration vont bientôt se terminer, et je m'interroge sur mon devenir.

En janvier 1977, je reçois une lettre de Marie-Do, que j'avais bien sûr mis au courant de mes interrogations. Il me suggère de regarder du côté de l'Arche de Trosly (Oise), où se trouve le Père Thomas : « *Peut-être que là il y aurait un lieu pour toi, proche de la communauté sans être dedans.* »

Je passe sur les détails. Le Père Thomas est prêt à m'accueillir dans l'orbite du foyer de la Ferme, qu'il a fondé « *au cœur de l'Arche* » pour être un lieu de prière et d'accueil, où il peut dispenser à son aise ses « *grâces mystiques* ». J'arrive à Trosly, dans une maison qu'il a trouvée pour moi, fin février 1977.

Une routine s'instaure dans nos relations : tous les quinze jours environ, je dois l'attendre le soir dans la chapelle où il vient me chercher quand il a terminé avec tous ses visiteurs, c'est-à-dire vraiment tard, autour de minuit. Il sort de son logement, situé en face de la chapelle, de l'autre côté du cloître, par la porte de derrière, et c'est par là aussi qu'il me fait entrer. Ce logis est très bien conçu pour des rendez-vous discrets : il dispose de trois entrées. La plus fréquentée, celle de tout le monde, donne sur la cour de la Ferme ; la seconde, qui donne sur le cloître, donne accès directement au coin « chambre » qui n'est séparé du bureau où le Père reçoit que par une armoire. D'ailleurs, dans son bureau, le Père Thomas accueille ses visiteurs sur un canapé à deux places, sur lequel il invite son interlocuteur ou - trice - à prendre place à ses côtés, ce qui facilite les gestes de « tendresse paternelle », ou plus s'il sent qu'il peut aller plus loin sans prendre trop de risques. Il y a encore un dernier accès, par une petite pièce où le Père Thomas prend ses repas et qui comporte aussi une porte donnant sur le cloître. M'ayant fait entrer, il me dirige vers son lit pour

des ébats semblables à ceux qu'il m'a fait connaître à Azé... Il m'apprend ce qu'il attend de moi : caresser son sexe jusqu'à ce qu'il arrive à l'orgasme - il prend souvent mes mains dans les siennes pour mieux m'indiquer la marche à suivre. Ou bien le prendre dans ma bouche, jusqu'à obtention du même résultat. De toute manière, cela se termine toujours dans ma bouche. Il aime aussi m'allonger sur lui, tête bêche. Il commence généralement par introduire sa langue dans mon intimité et semble se réjouir fort quand mon corps « répond ». Il me dira d'ailleurs, après la première de ces expériences : « *Jésus est si content de ta simplicité et de ton humilité...* »

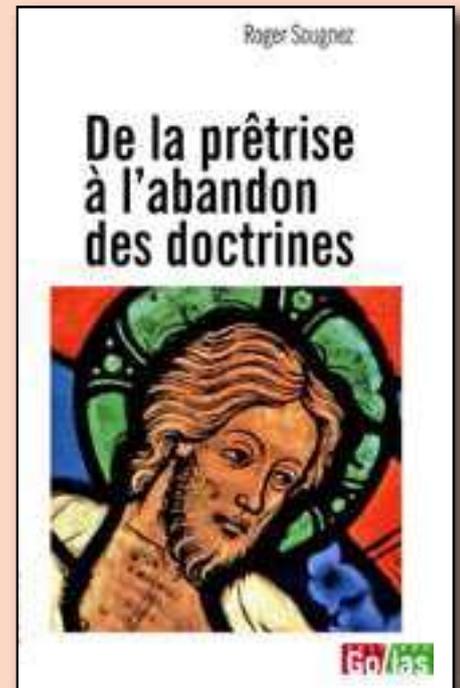
« *Jésus est content* » de ce que me fait le Père Thomas... Aujourd'hui, il me semble que ces mots sont le plus grand mal que cet homme m'ait fait : il s'arroge la place de Dieu, de ce Jésus qu'il prétend servir. Et il insiste bien sur le fait que c'est en tant qu'il est « *Son prêtre* » qu'il fait ce qu'il fait, avec ses mains consacrées... Aujourd'hui je trouve cela abominable. Mais alors je suis en quelque sorte décérébrée. Ces commentaires sont manifestement destinés à me rassurer, à renforcer ma confiance en lui et son emprise sur moi, et cela fonctionne. J'ai perdu tout sens critique.

Je me confesse aux Pères Thomas et Marie-Do, régulièrement. Je reste muette avec les deux, car cette « chose » énorme qui existe entre nous, et dont il m'est interdit de parler, bloque toute autre parole. Tous deux, sans sourciller, m'invitent à demander pardon de mes manques de foi, d'espérance et d'amour, ce à quoi j'acquiesce silencieusement. Et ils me donnent l'absolution

Je suis déjà privée de ma liberté. Les « Pères » ont autorité. Ma volonté leur appartient. Pour moi, c'est cela l'obéissance dont j'ai fait vœu. Je ne sais plus très bien qui je suis. C'est douloureux souvent. Il y a beaucoup d'angoisse. Où est Dieu là-dedans ? Est-il encore présent ? Je ne sais pas. Je n'ai personne à qui parler - je veux dire vraiment parler.

Il faudra de longues années, et la disparition de ces deux hommes, pour que « je » commence à exister à nouveau hors de la relation toxique dont mes abuseurs m'avaient enrobée pour perpétuer ce que je peux aujourd'hui appeler leurs viols. Aujourd'hui ma reconstruction est toujours en cours. □

De la prêtrise à l'abandon des doctrines



Bon de commande

Nom

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

Pays

Je désire commander l'ouvrage :
« *De la prêtrise à l'abandon des doctrines* »
au prix de 18 euros
(+ 4 euros pour les frais de port)

Veillez retourner ce bon de commande en joignant votre règlement à l'ordre de Golias BP 3045 - 69605 Villeurbanne cx.